



GROUPE 51

Crayon d'or

### Le corbeau légendaire

Au sommet d'une colline brumeuse se tenait Émilie, une femme au visage marqué par des ombres du passé et aux yeux d'un noir profond semblables à ceux d'un corbeau. Sa chevelure désordonnée, comme les plumes d'un volatile nocturne, créait un contraste saisissant avec sa peau pâle. Émilie portait une aura de mystère, accentuée par son projet énigmatique : la restauration d'une maison abandonnée, dont les murs résonnaient des échos d'une tragédie oubliée. Elle aspirait à donner une nouvelle vie à ces lieux hantés par le passé, à les libérer des chaînes du silence.

En se plongeant dans les souvenirs d'Émilie, on découvrait une jeunesse enracinée dans des légendes sombres. Son village était étampé de mythes autour d'un corbeau mystique, un être qui aurait, selon les récits, le pouvoir de tracer des signes de sang sur les murs des maisons où résidaient des secrets enterrés. Émilie, fascinée par ces histoires obscures, avait grandi avec un intérêt pour le corbeau, une créature qui semblait être le gardien des mystères enfouis.

Cependant, alors qu'Émilie s'efforçait de redonner vie à la vieille demeure, un problème inquiétant survint, jetant une ombre un peu sinistre sur son projet de rénovation. Des traces de sang apparurent inexplicablement sur les murs fraîchement repeints, prenant la forme de symboles énigmatiques. Les villageois, terrifiés, chuchotèrent que le corbeau légendaire était revenu, inscrivant les secrets de la maison dans des marques macabres. Émilie, ébranlée par ces apparitions, se retrouva confrontée à un mystère qui semblait lier son projet de restauration au passé bizarre du village. Parmi les murs tachés et les murmures effrayants, un mystère grandissait. Les traces de sang semblaient révéler des histoires de trahison, de regrets et de vengeance. Émilie, déterminée à comprendre, plongea dans les archives poussiéreuses du village, découvrant des récits anciens de querelles familiales et de drames tragiques. Les traces de sang devinrent un casse-tête qui liait le présent aux péchés du passé, réveillant des forces obscures qui semblaient vouloir révéler la vérité. Ainsi, entre la restauration de la vieille maison et le mystère du corbeau qui traçait des signes de sang, Émilie se trouva immergée dans un récit mystérieux, où les murs eux-mêmes semblaient murmurer des récits inachevés et où le corbeau, porteur d'ombres, devenait le messager des secrets que le temps avait cherché à ensevelir.

Kayleigh Mital

**Seuls les loups sentent notre chair**

Ses cris résonnaient à travers les arbres. Je pointai l'arme, mon œil à son dos, et le coup de feu frappa. Le boisé redevint silencieux. Sans mot, je me rapprochai. Mon regard fixait le désespoir que son visage présentait. Je lui embrassai le front et le traînai derrière mes pas. Le soleil se coucha et la noirceur prit place. Le temps passa et j'arrivai finalement au vieux chalet caché par les montagnes et les grands sapins. Personne ne savait où nous résidions. Seuls les loups pouvaient sentir notre chair.

Voir son œil me fixer à travers la porte matin comme soir me tuait. Il nourrissait son homme de comprimés jusqu'à ce qu'il ne puisse plus dépendre d'autres besoins. Des cadres de lui ornaient ses murs comme une tapisserie. Sa fierté d'appartenance venait de cette pièce. Il savait que je tenais à lui pour survivre, alors il m'appréciait. Après quelque temps, j'avais appris à crochir la serrure de ma chambre pour sortir lorsqu'aucun bruit ne résonnait dans l'habitat. Je me baladais à travers les courts corridors. Comme chaque soir, son corps formait un tapis dans le salon. Mes chuchotements résonnaient à ses tympans. « Je ne t'ai jamais aimé et je t'aimerai le jour où les munitions seront insuffisantes. » Mon ire était disproportionnée lorsque je pensais à lui. Depuis que je sombrais dans cette pièce, je n'avais pas bougé d'un iota. Je savais où il cachait son fusil de chasse. Je devais juste le charger et le décharger, afin d'y retrouver joie à la vie.

Son corps reposait sous zéro degré. Ce matin, j'ouvris et le sortis de sa tombe glaciale. Monsieur devait monter à l'étage au lieu de finir ses jours, abandonné dans le sous-sol. L'huile pétillait dans le poêlon. La musique venant de sa radio m'attristait. Je ne voulais pas faire de lui un déchet que nous jetons dans les bois sans remords. Le sentir tourner dans mon estomac était le seul sentiment d'appartenance que je tenais à lui démontrer avant de fuir. Depuis quelques jours, les journaux revendiquaient la disparition d'un homme, celui qui m'avait mené à mes gestes. Je devais m'exiler avant que le monde soit à mes trousses. « Les loups le mangeront. » Ils aiment le goût ferreux de la chair comme je l'ai aimé lors de mes premières bouchées.



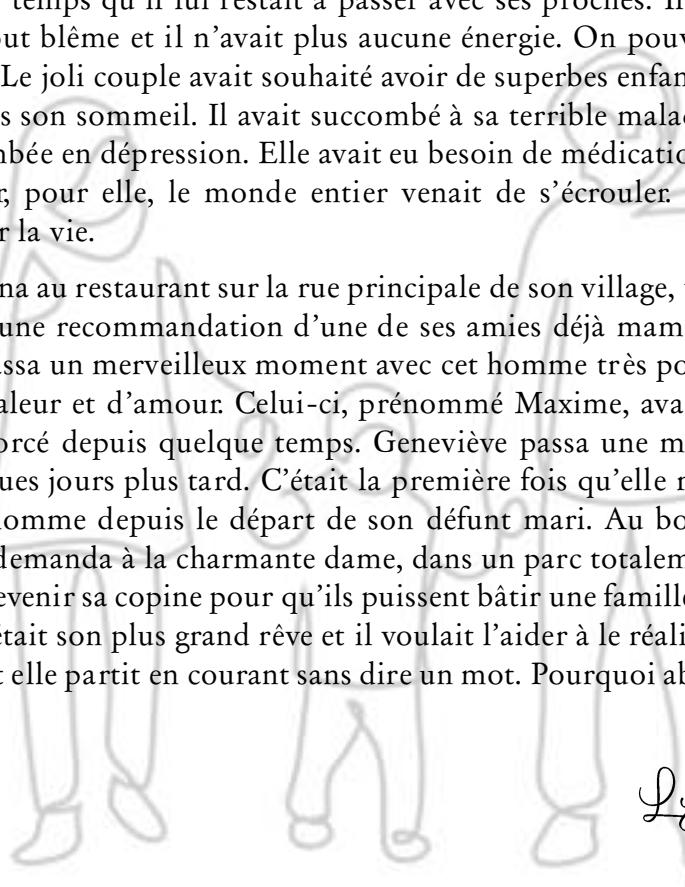
August Martin Bonham

**Vite un copain : la ménopause arrive!**

Chaque soir, Geneviève sortait au restaurant chic proche de chez elle où elle planifiait des rendez-vous avec de beaux inconnus rencontrés sur les réseaux sociaux. Cependant, elle quittait l'endroit seule toutes les nuits. Aucune de ses magnifiques conquêtes ne l'avait déjà raccompagnée à son domicile. Cette jeune dame était célibataire depuis maintenant quelques longues et pénibles années. Elle cherchait désespérément à trouver l'amour avant qu'elle ne puisse plus se reproduire. La ménopause arrivait à grands pas et Geneviève en était effrayée. Bâtir une famille avait toujours été son plus grand rêve de jeune fille. En revanche, ses fréquentations n'étaient jamais assez bien pour elle. Pour chaque homme qu'elle voyait, elle lui trouvait un défaut différent : il était trop grand, il était trop petit, il n'était pas assez drôle, il n'était pas propre... Rien ne lui convenait. Quelques-unes de ses amies se demandaient si elle trouverait vraiment quelqu'un qui lui plairait un jour. Chaque fois qu'elle se retrouvait face à un nouvel inconnu, son passé allait hanter ses pensées comme un fantôme pouvait hanter une demeure.

Quelques années auparavant, Geneviève s'était retrouvée dans une chambre pâle d'hôpital tenant la main froide de son précieux mari avec tant de douceur. Philipe, son époux, avait dû combattre un cancer du cerveau. Ce dernier avait découvert sa maladie lors d'une visite à l'hôpital où le médecin lui avait prononcé le diagnostic de façon douloureuse comme s'il avait annoncé une maladie banale. Il était en phase terminale. Philipe avait décidé de ne pas recevoir de soins pour traiter sa malheureuse maladie. Le charmant jeune homme avait voulu rester en bonne condition physique pour le peu de temps qu'il lui restait à passer avec ses proches. Il était maintenant, après quelques mois, rendu tout blême et il n'avait plus aucune énergie. On pouvait déceler ses os en lui jetant un simple regard. Le joli couple avait souhaité avoir de superbes enfants ensemble. Par contre, celui-ci était décédé dans son sommeil. Il avait succombé à sa terrible maladie. Suite à son décès, la précieuse dame était tombée en dépression. Elle avait eu besoin de médication pour se sortir de cette malheureuse misère, car, pour elle, le monde entier venait de s'écrouler. Geneviève s'était sentie abandonnée et trahie par la vie.

Geneviève retourna au restaurant sur la rue principale de son village, un sombre vendredi soir d'hiver, accompagnée d'une recommandation d'une de ses amies déjà maman à temps plein depuis presque sept ans. Elle passa un merveilleux moment avec cet homme très poli et galant. Sa venue lui procurait un vent de chaleur et d'amour. Celui-ci, prénommé Maxime, avait deux enfants avec une femme dont il était divorcé depuis quelque temps. Geneviève passa une merveilleuse soirée et elle l'invita à nouveau quelques jours plus tard. C'était la première fois qu'elle ressentait des sentiments aussi sincères pour un homme depuis le départ de son défunt mari. Au bout de quelques mois de fréquentation, Maxime demanda à la charmante dame, dans un parc totalement digne d'un conte de fée, si elle voulait bien devenir sa copine pour qu'ils puissent bâtir une famille ensemble dans l'avenir. Il savait très bien que c'était son plus grand rêve et il voulait l'aider à le réaliser. Geneviève prit peur, lors de cette demande, et elle partit en courant sans dire un mot. Pourquoi abandonnait-elle une telle chance?



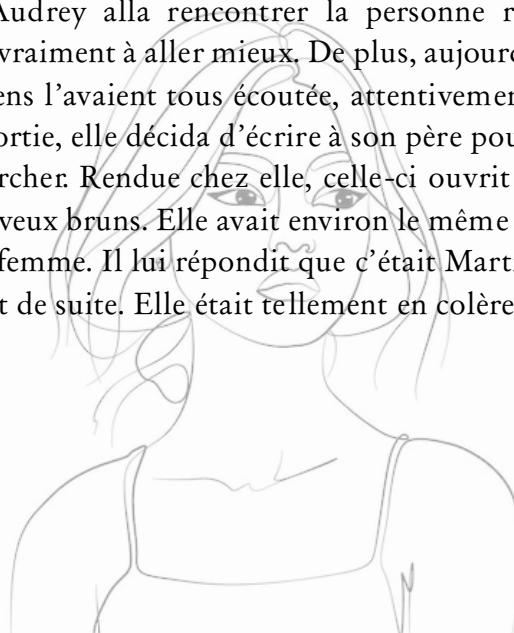
Lydia Bombardier

**Joyeux anniversaire**

Comme chaque mardi soir depuis maintenant trois semaines, Audrey se dirigeait vers cet endroit où elle rencontrait son groupe qui l'aidait dans cette épreuve. Celle-ci avait seize ans, des cheveux et des yeux bruns; elle n'avait pas de frère ni de sœur. Elle était, habituellement, très sociable et souriante. Lorsque son père l'avait obligée à aller à ces rencontres, l'adolescente ne lui avait pas parlé durant deux jours puisqu'elle était en colère. Elle disait que cela ne servirait à rien. Depuis un an, elle n'avait plus de bonnes habitudes. Elle commença par manquer l'école plus souvent, elle avait donc de moins bons résultats et elle s'isolait de plus en plus, donc elle n'avait plus d'amis. C'était la dernière solution que son père avait pu trouver pour l'aider. Durant ces trois premières rencontres, Audrey avait préféré ne pas parler, mais cela lui avait tout de même permis de comprendre que plusieurs personnes avaient vécu des situations comme la sienne. Elle regarda par la fenêtre de la voiture, le vent soufflait sur les arbres qui bougeaient et la rue était enneigée. Elle se mit à trembler et son cœur se mit à battre très rapidement. Son père la regarda et lui dit qu'ils étaient arrivés à destination.

Ces dernières semaines avaient été extrêmement difficiles, car cela faisait un an que sa mère était décédée, dans un accident de voiture. Le soir de son quinzième anniversaire, l'adolescente devait aller voir un spectacle avec sa mère, mais la soirée ne s'était pas déroulée comme prévu. En quittant la maison, il y avait une tempête de neige, mais sa mère avait insisté pour y aller, comme elle ne voulait pas décevoir sa fille. Quelques minutes plus tard, alors qu'elles étaient tout près du lieu du spectacle, sa mère avait perdu le contrôle du véhicule. Audrey, toujours consciente, avait appelé l'ambulance. Lorsqu'elle s'était approchée de sa mère, elle avait remarqué que celle-ci n'était pas seulement inconsciente : elle ne respirait plus. Prise de panique, elle avait demandé à la personne, toujours au bout du fil, ce qu'elle pouvait faire. Avec un grand calme, la femme lui avait expliqué quoi faire pour l'aider. Cependant, quelques minutes plus tard, l'ambulancier lui avait annoncé ce qu'elle ne voulait pas entendre. Chaque fois qu'il neigeait, elle se souvenait de cette soirée : les derniers mots de sa mère, l'état de la voiture, l'ambulance, les lumières des véhicules d'urgence.

Après sa rencontre, Audrey alla rencontrer la personne responsable du groupe. Elle la remercia puisque cela l'aidait vraiment à aller mieux. De plus, aujourd'hui, elle avait réussi à raconter son histoire au groupe. Les gens l'avaient tous écoutée, attentivement. Cela l'aiderait certainement. Se dirigeant vers la porte de sortie, elle décida d'écrire à son père pour lui dire que sa rencontre était terminée. Celui-ci vint la chercher. Rendue chez elle, celle-ci ouvrit la porte et vit une femme. Elle était grande, elle avait des cheveux bruns. Elle avait environ le même âge que son père. Elle demanda alors à celui-ci qui était cette femme. Il lui répondit que c'était Martine et qu'il avait hâte qu'elles se rencontrent. Elle comprit tout de suite. Elle était tellement en colère qu'elle avait envie de lui hurler de quitter sa maison.

*Noémie Verstricht*

**Un futur instable**

[Mise en situation choisie] *Le meilleur moment de ma semaine, c'était le cours de madame Rossi. Cette femme avait un véritable don pour éveiller notre imagination, notre créativité pour réaliser des projets d'arts à couper le souffle. C'est dans sa classe colorée, encombrée, inspirante et brillamment aménagée que je trouvais l'air dont j'avais besoin pour respirer. Vaillante étudiante de 4e secondaire à l'école des Compagnons, j'avais été emballée à l'idée d'être acceptée au programme d'éducation internationale. En quelques années, le travail et la pression avaient eu raison de ma motivation et de ma détermination. Contrainte de « choisir » les arts plastiques en 2e secondaire, force est de constater que c'est grâce à cette option que j'avais pu tenir le coup. J'en voulais à mes parents qui semblaient n'accorder d'importance qu'aux matières qui m'ouvriraient les portes des sciences, des mathématiques ou du droit international. Il fallait bientôt faire notre choix de cours optionnels pour l'an prochain et j'appréhendais leur discours dont la seule issue était la chimie, la physique et les mathématiques enrichies. Je devais imposer mes choix, mais mon père et ma mère m'avaient déjà fait comprendre que l'anxiété et la pression étaient le prix à payer pour accéder à un avenir meilleur.*

Cinq mois plus tôt, je revenais de chez mon amie un dimanche matin. C'était l'hiver et il neigeait. Les flocons dansaient dans l'air de façon si gracieuse. Noël approchait à grands pas, mais je ne ressentais pas cette joie qui, auparavant, m'était très familière. Comme à leur habitude, mes parents me donneraient une tonne de cadeaux insignifiants à mes yeux. Ils essayeraient de se rattraper pour ne pas avoir été là de toute l'année, car travailler jour et nuit était beaucoup plus important. Après dix minutes de marche, j'arrivai à la maison. Ce n'était pas surprenant de n'apercevoir aucune voiture dans l'entrée. J'étais rendue habituée de vivre seule dans cette gigantesque maison. Je me dirigeai vers ma chambre pour lire un roman que j'avais emprunté à la bibliothèque quelques jours plus tôt. Le temps avait filé sans même que j'en prenne conscience et je m'étais endormie comme une roche. Vers deux heures du matin, j'entendis un bruit venant de la cuisine. J'espérais que cela serait ma mère pour que je puisse lui parler un instant. En voyant que c'était elle, je me préparai à cette interaction. Je commençai par lui expliquer que j'avais découvert, cette année, que j'aimais beaucoup les arts plastiques. Je savais qu'en lui disant cela, elle n'aurait pas la meilleure réaction. Je continuai en lui disant que j'aimerais reprendre cette option l'année prochaine. Elle me fit part de son avis très rapidement. Prendre les arts plastiques, l'année prochaine, n'était pas une option. Je sentais une vague de tristesse s'emparer de moi. Qu'allais-je faire? Ce n'était pas possible, pour moi, d'imaginer ne pas continuer dans cette matière. Ma mère m'avait ensuite expliqué clairement qu'il me fallait faire de bonnes études pour avoir un bon travail plus tard. Selon elle et mon père, l'art ne faisait pas partie de la voie des bonnes études.

Après plusieurs mois sans presque aucune communication avec mes parents, j'allais leur expliquer comment mon futur allait se dérouler. Peu importe leurs réactions, c'était décidé dans ma tête. Je ressemblais beaucoup à eux physiquement. J'avais les yeux bruns de mon père ainsi que les cheveux blonds de ma mère. Pour mon caractère, je ne savais vraiment pas d'où il sortait, car je ne comprenais pas du tout la façon de faire de mes parents. Ils priorisaient beaucoup trop le travail et ne passaient presque pas de temps avec moi. Je ne voulais pas que cela soit ma vie plus tard. Avec surprise, ce matin-là, ils n'étaient pas partis au travail. Ce n'était pas bon signe. Cela était arrivé

seulement une fois depuis ma naissance et c'était pour une importante cause. J'en profitai pour aller leur communiquer ma pensée au sujet de mon futur. Les deux étaient assis sur le divan à chuchoter discrètement. Dès qu'ils me virent, ils arrêtèrent immédiatement. Je ne réfléchis pas trop et me mis à déballer tous mes plans. Après mon petit monologue, j'attendais leur réponse en n'ayant aucune peur. Mon père intervint en premier et m'annonça qu'à partir de l'année scolaire suivante, j'irais dans une école privée. Là-bas, je pourrais me concentrer sur mes études et j'allais être loin des distractions. Je sentais mes entrailles se déchirer, tous mes projets venaient de tomber à l'eau.

Laurie Chalifoux



## Ce jour-là

La nuit s'était déjà bien installée. Mon cerveau se mit en marche automatiquement. Soudainement, je me mis à pleurer. Je ne pouvais plus arrêter. Pourtant, à seulement 15 ans, on a peu de soucis. Cependant, moi, j'avais une vie assez compliquée. J'étais extrêmement chamboulée par mon passé. Alors que la pièce était dans le calme total, je crus entendre mon cœur hurler de douleur. Chaque soir, depuis maintenant trois ans, j'étais totalement secouée par mes pleurs. J'en avais plus qu'assez de me sentir triste, vide et en colère contre moi-même. J'étais fatiguée de me sentir comme une moins que rien. Quelques minutes passèrent. Mes larmes s'estompaient peu à peu. Je pouvais entendre le vent frapper sur le toit de ma maison. J'entendais mon père et mes chiens qui ronflaient paisiblement. Je me mis soudainement à réfléchir. J'aimerais vraiment aller mieux non seulement pour moi, mais aussi pour lui.

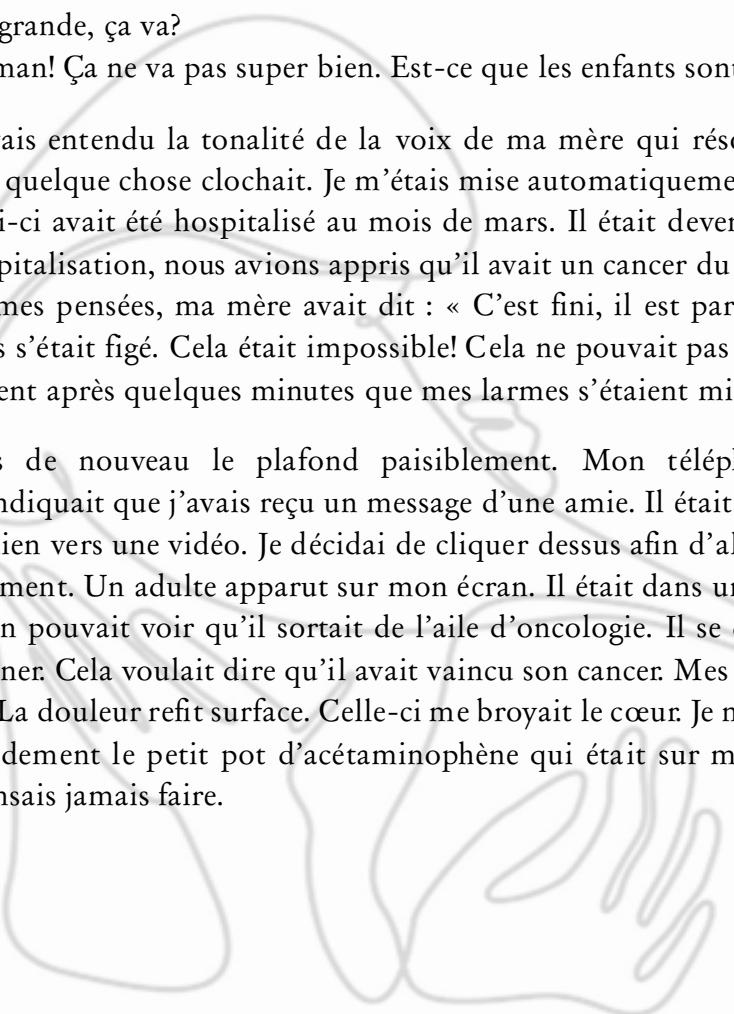
J'étais maintenant assise dans la voiture de ma grand-mère. Je regardais mon calendrier sur mon téléphone. L'échéancier affichait 17 mai 2019. Nous étions sur le chemin pour retourner à la maison de celle-ci. Alors, j'avais regardé le paysage défiler devant mes yeux pendant que mon petit frère discutait avec ma grand-mère. La sonnerie de son téléphone les avait interrompus. Celle-ci m'avait sortie complètement de ma contemplation. C'était ma mère qui appelait. Ma grand-mère avait décroché.

— Allo, ma grande, ça va?

— Salut maman! Ça ne va pas super bien. Est-ce que les enfants sont proches de toi?

Lorsque j'avais entendu la tonalité de la voix de ma mère qui résonnait dans la voiture, je savais très bien que quelque chose clochait. Je m'étais mise automatiquement à penser à mon grand-père paternel. Celui-ci avait été hospitalisé au mois de mars. Il était devenu très malade. Quelques jours après son hospitalisation, nous avions appris qu'il avait un cancer du pancréas au stade quatre. Pour me sortir de mes pensées, ma mère avait dit : « C'est fini, il est parti. Votre grand-père s'est éteint. » Mon corps s'était figé. Cela était impossible! Cela ne pouvait pas arriver. Cela me semblait irréel. C'est seulement après quelques minutes que mes larmes s'étaient mises à couler.

Je regardais de nouveau le plafond paisiblement. Mon téléphone me sortit de ma contemplation. Il indiquait que j'avais reçu un message d'une amie. Il était une heure du matin. Elle m'avait envoyé un lien vers une vidéo. Je décidai de cliquer dessus afin d'aller voir ce que c'était. La vidéo s'ouvrit lentement. Un adulte apparut sur mon écran. Il était dans un hôpital. Celui-ci n'avait plus de cheveux. On pouvait voir qu'il sortait de l'aile d'oncologie. Il se dirigeait vers une cloche, puis il la faisait sonner. Cela voulait dire qu'il avait vaincu son cancer. Mes larmes se mirent à couler comme une averse. La douleur refit surface. Celle-ci me broyait le cœur. Je ne voulais plus la ressentir. Alors, je saisis rapidement le petit pot d'acétaminophène qui était sur mon bureau. Puis, je fis ce qu'un jour je ne pensais jamais faire.



Élodie Poupart

## Joyeux Noël et surprise!



C'était la veille de Noël. Séline se trouvait à une fête avec toute sa famille. Elle devait être heureuse, mais pendant ce temps de fête, elle se sentait énormément seule. La jeune fille aurait beaucoup aimé partir et rejoindre la seule personne qu'elle aimait et qui la comprenait, Jen, une fille très empathique, enjouée et aimable. Jen avait grandi dans une famille qui était toujours là pour elle et qui la supportait dans toutes ses actions. Séline alla se cacher dans un petit coin de la cave de son oncle, pour pouvoir enfin appeler sa copine qui se trouvait chez elle. Malheureusement, elle ne décrocha pas et lui écrit qu'elle serait occupée pour les vacances. Séline, pas trop inquiète, comprit qu'il était normal pour Jen d'être occupée, puisque sa famille organisait toujours de grosses activités pour Noël. Elle aurait tellement voulu y être. La jeune adorait la famille de sa bien-aimée, mais ce n'était pas le cas des parents de Séline.

— Quoi! J'espère que ce n'est qu'une petite farce.

— Maman, s'il te plaît. C'est vrai, je l'aime et je crois que tu devrais être contente pour moi!

— Contente? Tu voudrais que je sois fière du fait que ma fille en aime une autre de son genre?

C'est inacceptable! Je ne t'ai pas élevée comme ça, voyons! Tu vas voir, ce n'est qu'une phase, ça va passer dès que tu auras trouvé le bon.

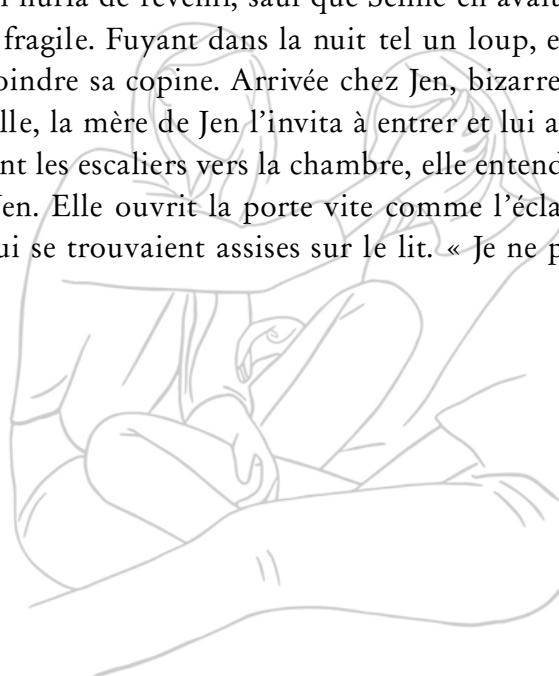
Je n'en revenais pas. Ma mère avec sa tête de mule, comme toujours, ne voulait rien comprendre et je n'avais pas su quoi répondre.

— Je t'interdis de la revoir. Tu peux lui dire adieu, avait-elle hurlé.

— Non, ne fais pas ça. Elle n'a rien fait de mal et moi non plus. Je veux juste passer les fêtes avec elle.

— Plus jamais! Tu passeras les fêtes avec nous et je dirai à tes cousines de te faire changer d'avis. L'amour ne fonctionne pas comme ça.

Cette soirée était trop ennuyante. Elle décida donc de fuir par la fenêtre de la cave, mais sa mère la prit sur le fait et lui hurla de revenir, sauf que Séline en avait assez de sa mère contrôlante, comme si elle était un œuf fragile. Fuyant dans la nuit tel un loup, elle se fraya un chemin dans la haute neige glacée pour rejoindre sa copine. Arrivée chez Jen, bizarrement, il n'y avait aucune fête. Heureuse de voir la jeune fille, la mère de Jen l'invita à entrer et lui annonça que sa fille se trouvait dans sa chambre. En montant les escaliers vers la chambre, elle entendit une voix qui ne lui était pas familière accompagnée de Jen. Elle ouvrit la porte vite comme l'éclair et donna presque une crise cardiaque aux deux filles qui se trouvaient assises sur le lit. « Je ne pensais pas que tu viendrais », bredouilla Jen.



Arienne Gagnon

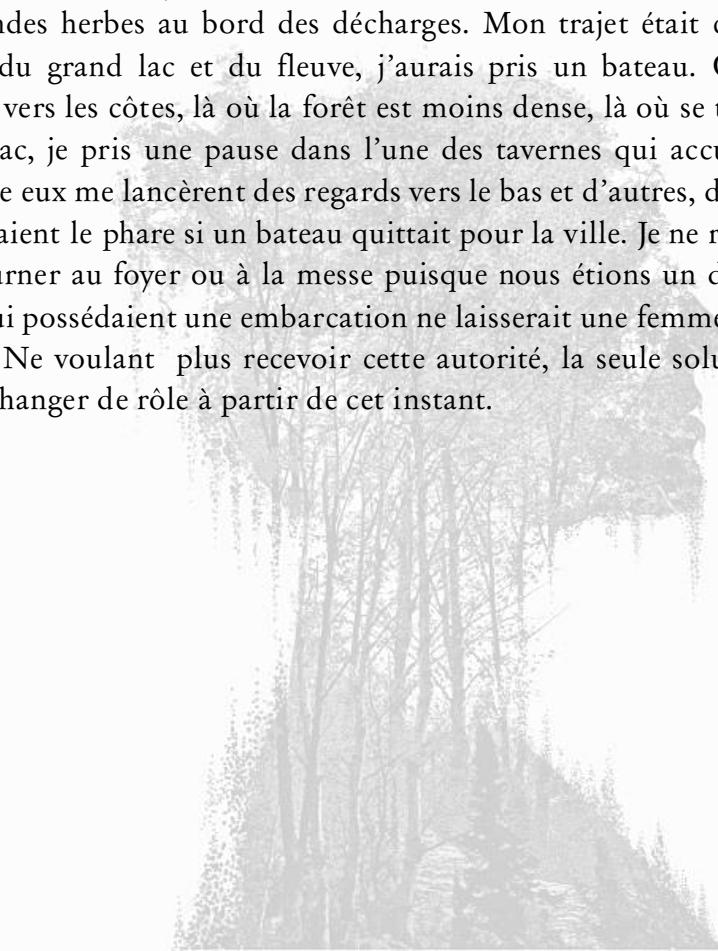


## Les clôtures de sapins

Ce matin-là, les oiseaux chantaient. Le chant signifiait le retour du beau temps. Après un long hiver glacial, il était l'heure du renouveau. Mes jeunes et longs cheveux bruns formaient une tresse. Une valise de cuir reposait sur mes draps. Mes biens présents avaient tous été rassemblés. Je pris soin de fermer ma coiffeuse avant de descendre à la cuisine, portant à mes mains mon bagage. Comme prévu, il n'y avait personne à la maison. Mes frères et mon père travaillaient sur nos terres. Quant à ma mère, ses conversations avec la femme du propriétaire du magasin général étaient sans fin. C'était pour moi et ma grand-mère que je pris cette décision. Même si de là-haut elle m'aurait grondée, ce matin-là, j'abandonnais ma cellule.

La mort avait frappé à la porte quelque temps après les fêtes. Le vent sifflait. Dans une pièce refroidie par l'absence de chaleur humaine, ma grand-mère dormait. Elle, qui nous accueillait à bras ouverts, n'avait pu nous ouvrir la porte. La petite cérémonie qui avait suivi avait été brève. Le sol était encore gelé. Jeanne, son prénom, me racontait mille et une histoires d'aventures, d'honneur et de liberté. N'ayant jamais découvert des horizons autres que les villages voisins, elle vieillissait, coincée par les liens du mariage. Mes parents me préparaient au même scénario, coincée par les clôtures de sapin qui tapissaient nos paysages sauvages. Je rêvais de voyager et de poursuivre mes études qui avaient été minimes à l'école du rang. Tandis que la modernité faisait rage dans les villes, les villages éloignés comme le mien étaient aux pieds des traditions et de la religion. Ma mère, qui était dégoutée par mes choix d'avenir, criait des jurons. Mon père, quant à lui, réagissait d'une manière violente. On dit que Dieu pardonne tout, moi non.

Heureusement, il n'y avait personne dans la cour ni sur la route rocailleuse. Le vent faisait danser les grandes herbes au bord des décharges. Mon trajet était clair et net. Une fois rendue à l'embouchure du grand lac et du fleuve, j'aurais pris un bateau. Celui-ci aurait navigué durant plusieurs jours vers les côtes, là où la forêt est moins dense, là où se trouve la ville. Une fois arrivée au village du lac, je pris une pause dans l'une des tavernes qui accueillaient les marins en escale. Certains d'entre eux me lancèrent des regards vers le bas et d'autres, des interrogatoires. Je demandai à ceux qui servaient le phare si un bateau quittait pour la ville. Je ne reçus que des commentaires me disant de retourner au foyer ou à la messe puisque nous étions un dimanche. Je compris qu'aucun des hommes qui possédaient une embarcation ne laisserait une femme partir ainsi sans la compagnie d'un homme. Ne voulant plus recevoir cette autorité, la seule solution était de jouer comme un auteur. Je dûs changer de rôle à partir de cet instant.



Aurélie Pinchaud

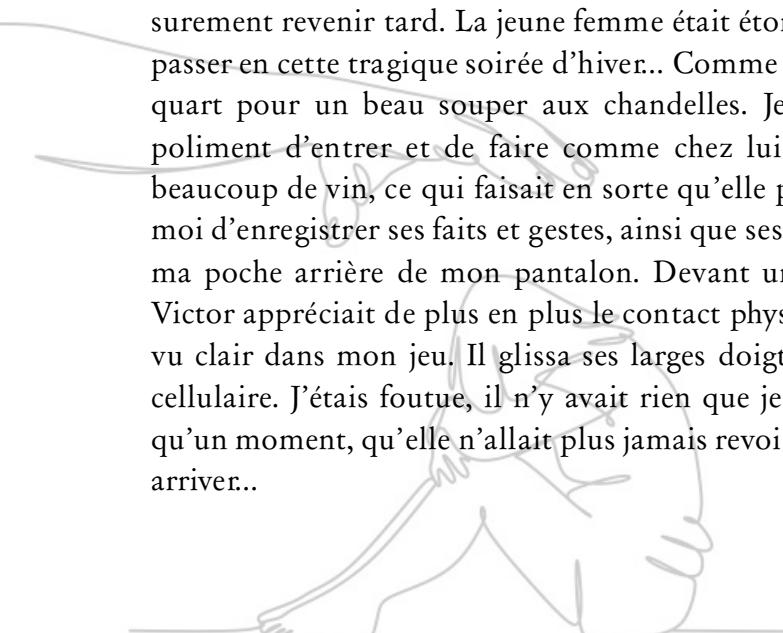
## La tête dans le sable

(narrateurs multiples)

[Mise en situation choisie] C'était exaspérant comment Sara s'était éprise de lui. De ses choix vestimentaires douteux jusqu'à sa voix, elle était envoutée par son charme que je me devais d'endurer. Mon hostilité envers Victor provenait surtout de la manière dont il la malmenait. C'était à peine si elle avait le droit d'improviser le contenu de son vendredi soir. Qui plus est, si un de nos traditionnels soupers de filles avait le malheur de tomber sur une de ses mauvaises journées, Sara recevait un kilo d'insultes, dès qu'elle franchissait le seuil de la porte. La toxicité de leur relation crevait les yeux, mais rien ni personne ne pouvait le lui faire admettre. J'avais essayé à maintes et maintes reprises de lui faire entendre raison, mais dispute après dispute, elle pensait me convaincre en me disant : « Mais Agathe, ça n'arrivera plus, il me l'a promis ! ». Seulement, cette fois-ci était celle de trop. Ce dont j'avais été témoin me glaçait le sang. Il était plus que temps de le faire tomber de son piédestal et payer pour le calvaire qu'il faisait endurer à ma meilleure amie.

J'avais sept ans lorsque mon calvaire avait commencé. À sa rencontre, Stéphane était si gentil et aimable avec ma mère et moi. Après seulement quelques mois entre ma maternelle et ce dernier, il avait décidé que j'allais devoir subir toute sa haine et sa violence. Mon nouveau beau-père décrivait mes blessures à ma mère comme étant le résultat de ma maladresse et de ma témérité. À la suite de nombreuses tentatives d'appel à l'aide, j'avais décidé de ne plus m'ouvrir à ma mère, car comme je l'avais deviné, jamais elle ne me croirait. À l'école, je répondais comme il me l'avait souvent répété : « Je me suis cognée en tombant » disais-je. Lorsque les professeurs me demandaient si tout allait bien, je répondais que oui, que j'avais une famille qui m'aimait et que je ne manquais jamais de rien. Il avait toujours été impossible d'en parler à quelqu'un, car même celle qui avait le devoir de me protéger ne voulait pas entendre les tristes mots qui se faufilaient hors de ma jeune bouche...

Je n'en pouvais plus de voir ma meilleure amie vivre ainsi. J'avais l'obligation de faire une héroïne de ma peau et de la sauver de cet enfer qu'il lui faisait vivre au quotidien. Comme Victor avait toujours eu un œil sur moi malgré sa relation avec Sara, j'allais le piéger. Mon amie allait enfin réaliser que son petit « prince charmant » n'était tout simplement qu'un monstre. Je mis donc mon plan à l'œuvre. Victor annonça à sa copine qu'il allait souper avec des amis en ville et qu'il allait sûrement revenir tard. La jeune femme était étonnée, mais jamais elle ne se doutait de ce qui allait se passer en cette tragique soirée d'hiver... Comme prévu, Victor arriva chez moi vers sept heures moins quart pour un beau souper aux chandelles. Je l'accueillis avec une bise traditionnelle et lui dis poliment d'entrer et de faire comme chez lui. Tout se déroulait à merveille. Ma victime buvait beaucoup de vin, ce qui faisait en sorte qu'elle parlait plus aisément. C'était donc assez simple pour moi d'enregistrer ses faits et gestes, ainsi que ses paroles à l'aide de mon portable qui était glissé dans ma poche arrière de mon pantalon. Devant un film, installé dans le salon de mon appartement, Victor appréciait de plus en plus le contact physique présent entre lui et moi. Le jeune homme avait vu clair dans mon jeu. Il glissa ses larges doigts sur mes petites fesses rondes et s'empara de mon cellulaire. J'étais foutue, il n'y avait rien que je pouvais faire. Sara n'avait point pensé, ne serait-ce qu'un moment, qu'elle n'allait plus jamais revoir sa meilleure amie. Pourtant c'était bien ce qui allait arriver...



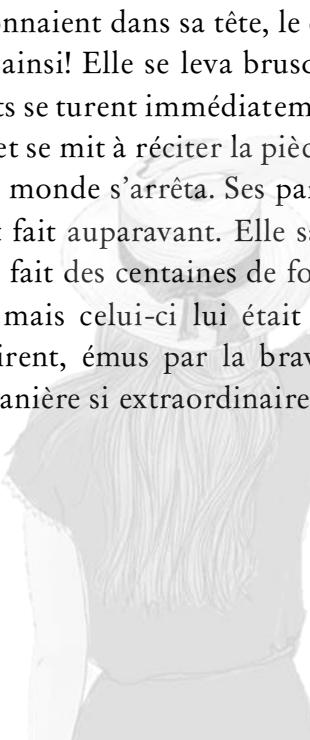
Pier - Alexandre Martin

**La voix de l'artiste qui ne parlait pas**

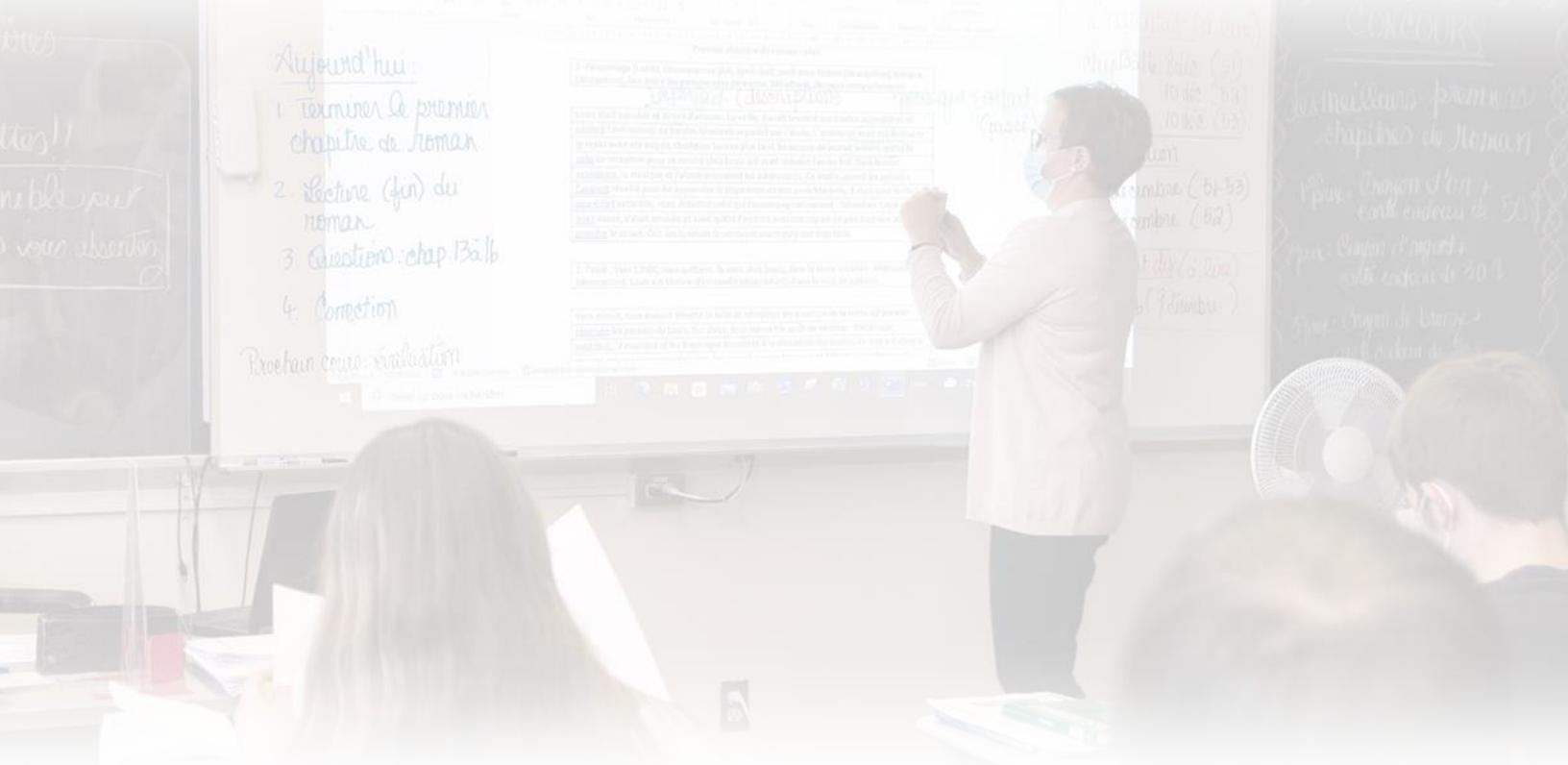
Kassandra était une enfant magnifique. Ses longs cheveux noirs caressaient la forme de son visage et se soulevaient à la moindre brise. Ses yeux larges ne mentaient pas et sa figure, bien que fragile, ne signalait rien d'anormal chez un enfant. Malgré sa beauté, ce qui suscitait l'attention était son mutisme : Kassandra avait cessé de parler au jeune âge de huit ans. Elle ne demandait plus rien du monde extérieur et se considérait heureuse, silencieuse. Elle en vint à un point où ses parents l'emmenèrent voir un orthophoniste puis un thérapeute. Hélas! Ce fut en vain. Un jour comme un autre, la jeune fille entendit ses parents discuter depuis sa chambre. Comme elle avait l'habitude de faire, elle colla son oreille à la porte et cessa de faire du bruit. Ces mesures lui furent rapidement inutiles, car les propos qu'ils se lançaient devinrent de plus en plus bruyants. Évidemment, elle était la source de leur courroux. . Kassandra recula puis se glissa sous ses couvertures. Elle ne pouvait plus distinguer une seule parole de leur discussion, mais elle ressentait la tristesse et la haine que pesaient leurs mots.

Cette nuit-là, il avait été impossible pour Kassandra de s'oublier dans le sommeil et cela non pas à cause du bourdonnement familier que causaient ses parents, mais plutôt à cause de sa propre culpabilité qui la tenait en éveil. La jeune fille était parfaitement consciente qu'il suffisait de ne prononcer qu'un seul mot pour apaiser leur souffrance, mais cela lui semblait impossible. Puis, elle se rappela ce que sa professeure de théâtre lui avait déjà dit. Quand elle avait été assignée à son cours, elle savait qu'elle ne serait pas en mesure d'y participer, mais sa professeure l'avait traitée avec patience et considération. Après quelques cours, sa professeure l'avait mise à part, puis lui avait confessé que parfois, elle aussi avait de la difficulté à parler. Alors, elle jouait une pièce de théâtre et laissait le personnage lui procurer de la force. Cette fois-ci, Kassandra l'avait écoutée avec de grands yeux ronds et s'était promis de mettre en pratique ses conseils. Lorsque le cours avait repris son cours normal, Kassandra avait écouté la pièce de théâtre mise en place par ses camarades d'une curiosité brûlante. Elle avait laissé tous les personnages vibrer en elle et avait appris de chacun d'eux. Ce jour-là, elle s'était promis de parler à ses parents.

Tandis que ses pensées résonnaient dans sa tête, le chahut de ses parents s'intensifia. Ça suffit, pensa-t-elle, je ne peux continuer ainsi! Elle se leva brusquement de son lit et ouvrit la porte de sa chambre avec assurance. Ses parents se turent immédiatement et la regardèrent avec passion et amour. Tout à coup, elle ouvrit la bouche et se mit à réciter la pièce de théâtre qu'elle avait vue, transcendant toute barrière de son mutisme. Le monde s'arrêta. Ses parents buvaient ses paroles et la regardaient vivre comme rarement elle l'avait fait auparavant. Elle sautait, dansait, virevoltait tout en récitant les mots comme si elle l'avait déjà fait des centaines de fois avant. Lorsqu'elle eut fini, ni sa mère ni son père n'osa briser le silence, mais celui-ci lui était insupportable. Sans prévenir, ses parents s'approchèrent d'elle et l'étreignirent, émus par la bravoure et la beauté de leur fille, qui avait finalement trouvé sa voix d'une manière si extraordinaire.



Marilou Sauvé



### Aujourd'hui :

1. terminer le premier chapitre de roman
2. Lecture (fin) du roman
3. Questions chap. 1 à 6
4. Correction

### Prochain cours : évaluation

